thèque, nn° 92, 141 : testaments, n° 117 : procès, n° 49, 50, 64, 65, etc. : lettres) sont souvent de nature privée et ces seules mentions ne suffisent pas pour comprendre la personnalité de ces hommes ou ces femmes, et donc le choix d'un motif. D'autres documents sont officiels liés à des personnages importants comme les souverains (n° 1 à 4, 136.1291), des ecclésiastiques de haut rang qui, depuis le IXe siècle, ont le droit d'utiliser des sceaux, des hommes de la noblesse (p. 10, 15, 18), mais aussi des circonscriptions administratives qui ont leur propre sceau après 1550 (p. 12). Quelques individus peuvent être remarqués, une femme de châtelain (n° 49 : Mercure), une veuve (n° 71 : *Fortuna*), un prieur humaniste (?) (n° 31 : Néréide sur un hippocampe) ; un est italien (n° 139.29 : divinité proche de *Fortuna*), un autre est étudiant à Padoue (n° 65 : muse). Si la muse convient bien au jeune Hongrois, que penser du perroquet pour un vicaire papal (n° 13) ; on ne peut pas toujours faire le lien entre un motif donné et son possesseur : un cavalier (n° 114) pour un chef de cavalerie (p. 23), une tête casquée pour un roi (n° 4), un noble (n° 35), un prieur (n° 22) (p. 24), des figures armées comme Achille ou Thésée sur les sceaux de nobles ou de chanoines. Certains motifs ont dû connaître une réinterprétation chrétienne (p. 7, 37) : l'image d'Isis allaitant Horus (n° 109) a dû être considérée par son propriétaire, un évêque, comme celle de la Vierge et l'Enfant.

L'ouvrage de T. Gesztelyi et G. Rácz met en évidence la double orientation de cette recherche sur la réutilisation des gemmes romaines dans l'Europe du Moyen Âge, un versant médiéval avec la localisation géographique et temporelle des sceaux, la sociologie de leurs propriétaires, les rapports entre les blasons et les sceaux, et un versant antique, étude en « négatif » des pierres-sceaux du monde romain. Même si les auteurs ne peuvent résoudre toutes questions qui viennent à l'esprit, leur mérite est grand de nous montrer un aspect encore trop méconnu de la glyptique.

Hélène Guiraud.

Épigraphie. Numismatique.

J.-M. Lassère, *Manuel d'épigraphie romaine* : Paris, Picard, 2005, 2 vol., 1167 pages.

Ce manuel propose une ample réflexion sur l'épigraphie d'époque romaine. Si les inscriptions latines y sont les plus nombreuses, les inscriptions grecques des provinces orientales ne sont pas oubliées. Après une introduction développée qui définit le domaine de l'épigraphie et présente l'histoire de la discipline et les méthodes de l'épigraphiste, la documentation est divisée en trois grandes parties : l'individu (dénomination, statut, vie privée), la cité (ses institutions, ses activités), l'État (rouages politiques et administratifs, activité législative, l'armée, la religion). Ce choix d'historien permet d'aborder tous les types d'inscriptions connus. L'exposé didactique prend appui sur plus de 500 documents épigraphiques, restitués, développés, traduits et commentés. Sont présentés en annexe les fastes consulaires, la titulature des empereurs de « César » à Justinien, la liste alphabétique des procuratèles équestres, les fonctions administratives des affranchis impériaux, un lexique des termes institutionnels grecs, les principales abréviations, les chiffres et les principales mesures. Des *indices* détaillés facilitent la consultation. L'ouvrage destiné modestement par son auteur aux étudiants de licence et de master est un

instrument de travail remarquable, qui mérite de figurer dans la bibliothèque de tous les historiens du monde romain.

Mireille Corbier.

Inscriptions latines de l'Algérie. Tome deuxième, volume troisième. Inscriptions de la Confédération cirtéenne, de Cuicul *et de la tribu des* Suburbures, recueillies et éditées par Hans-Georg Pflaum, publiées par les soins de Xavier Dupuis, Paris, 2003, xiv-440 pages, planches.

Ce volume *in folio*, édité par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et par la République Algérienne Démocratique et Populaire, constitue la suite des deux précédents parus en 1957 (n^os^ 1-4187) et 1976 (n^os^ 4188-7240). Sous les n^os^ 7240a à 10323 sont rassemblées plus de 3000 inscriptions relevées pour l'essentiel par H.-G. Pflaum, provenant de la partie occidentale de la Confédération cirtéenne (sites de *Saddar*, *castellum Subzuaritanum*, tribu des *Suburbures*, colonie de *Mileu*, *Uzelis*, *castellum Arsacalitanum*, *castellum Phuensium*, *castellum Mastarense*) et de la colonie de *Cuicul*. Le n° 10324, une inscription chrétienne de *Sila*, est un supplément aux *ILAlg*, II, 2, n^os^ 7200-7210.

En raison, des progrès de l'édition d'un côté, des contraintes techniques de l'autre, la publication de ce fascicule obéit à des règles légèrement différentes de celles mises en œuvre dans les volumes précédents. Les conventions typographiques des textes, en capitales, et leur développement, en minuscules, sont clairement exposées dans une « note sur la présentation des inscriptions » placée immédiatement après la préface de Claude Lepelley qui rappelle les difficultés rencontrées tout au long de la réalisation de cette entreprise (guerre et troubles en Algérie). Les inscriptions sont présentées en colonnes suivant le classement géographique du *CIL* ; elles sont pourvus de lemmes brefs et d'un court commentaire en français, lorsque cela a semblé utile ; ainsi il est précisé si les inscriptions publiées antérieurement ont fait l'objet d'une révision.

Les inscriptions de *Cuicul* et quelques-unes provenant d'autres sites sont reproduites dans les 104 planches photographiques à la fin du volume. À défaut de photographie, dans les quelques cas où les inscriptions présentent des particularités d'écriture ou des difficultés de lecture, le dessin effectué devant la pierre par H.-G. Pflaum a été inséré dans le corps même des notices. Le volume d'*indices* des trois fascicules qui constituent le tome II est annoncé. Il facilitera la consultation de ce magnifique recueil et rendra ainsi de nombreux services aux chercheurs.

Sylvie Dardaine.

Albert Deman et Marie-Thérèse Raepsaet-Charlier, *Nouveau recueil des Inscriptions latines de Belgique (ILB^2^)* : Bruxelles, 2002 (Collection Latomus, 264), 288 pages et 65 planches.

La seconde édition de ce corpus des inscriptions de la Belgique moderne comprend l'édition précédente, livrée en 1985, puis des *addenda* et des *corrigenda* (est notamment retiré du recueil le petit fragment de Namur, n° 38 bis, qui date en fait du xvi^e^ siècle), enfin vingt-sept nouveaux documents, classés par *ciuitates* et par communes. Chaque inscription bénéficie d'une notice détaillée, avec description du support, bibliographie, traduction, commentaire et photographie.

L'ouvrage se termine par des *indices* et deux cartes, une des *ciuitates* et des lieux de découverte, l'autre du réseau routier antique.

Sylvie Dardaine.

Paolo Cugusi, Maria Teresa Sblendorio Cugusi, *Studi sui Carmi Epigrafici*, Carmina Latina Epigraphica Pannonica (CLEPann) : Bologne, Pàtron, 2007, 178 pages.

Ce petit volume, le 96e d'une série de *Testi e Manuali* dirigée par A. Traina, se présente comme un spécimen du futur corpus des inscriptions métriques latines, destiné à remplacer, en en doublant pratiquement le volume, l'antique *CLE* de Bücheler et Lommatzsch. Pour donner un aperçu de leur méthode et des résultats de leurs travaux, les auteurs ont choisi de présenter les inscriptions métriques de la province de Pannonie tout au long de son histoire, c'est-à-dire du tout début de l'empire jusqu'aux premières années du ve siècle de notre ère. Province frontalière à forte présence militaire, la Pannonie ne peut évidemment offrir autant d'inscriptions métriques que, par exemple, la péninsule ibérique, la Gaule ou l'Italie ; le sous-ensemble ici étudié ne contient que 70 textes de longueur et d'intérêt variables, mais susceptibles de fournir des indications intéressantes sur l'évolution du latin et de la culture régionale pendant environ cinq siècles.

L'ouvrage commence par une abondante bibliographie, qui se révèlera utile notamment grâce à la présentation des *corpora* épigraphiques régionaux ou thématiques. Les travaux préparatoires de P. et M. T. Cugusi y figurent en bonne place et constituent plus de trente références ! La présentation des inscriptions suit un ordre géographique, ce qui est naturel dans ce type d'ouvrage. Le texte de chaque inscription est précédé par la bibliographie de toutes les publications antérieures ; les remarques concernant l'établissement du texte — une sorte d'apparat critique — sont en latin, ce qui est normal et attendu, tandis que le commentaire qui suit est rédigé en langue italienne. La lecture et par conséquent l'interprétation des textes s'écartent parfois des choix opérés par les auteurs du *CIL* III, ou par Bücheler ainsi que d'autres éditeurs plus récents, et on ne peut qu'apprécier positivement les progrès réalisés grâce à des lectures plus prudentes et à de fructueuses comparaisons avec d'autres inscriptions, récemment découvertes (par ex. no 7). L'ensemble de ces textes révèle-t-il la culture et les goûts d'une population ? Peut-être. Ce qui est sûr, c'est que les poètes de l'époque augustéenne ont été massivement mis à contribution : Virgile en tout premier lieu, mais aussi Horace et Ovide. La littérature du Haut Empire a été beaucoup moins exploitée ; le no 25 offre un parallèle avec Martial. Devant le caractère formulaire et souvent maladroit de toutes ces productions, force est de se demander si les lapicides n'avaient pas à leur disposition des cahiers de spécimens qu'ils plaçaient auprès de leur clientèle. On n'oubliera pas non plus que la lecture de l'*Énéide* faisait partie des programmes scolaires élémentaires. Restent quelques textes dont l'originalité ne devrait pas être mise en doute : le no 36 cite un *hydraularius* (le mot est un hapax, mais son sens est clair), époux d'une femme elle-même musicienne (*uox ei grata fuit, pulsabat pollice cordas*) ; le no 55 fait l'éloge, en huit distiques élégiaques, d'un Dalmatius, gouverneur de la province ; le no 38, en dix hexamètres dactyliques, est signé en acrostiche *Lupus fecit* : les auteurs attribuent à ce poète local des formes de pensée de type épicurien et une authentique conscience de poète ; reste qu'il a aussi commis quelques fautes de métrique... Et nous citerons encore, parmi les perles de ce recueil pannonien, le no 19, pour un animal défunt, une inscription rédigée en

quaternaires iambiques, rythme rare qui pourrait permettre de dater ce texte de l'époque antonine ; ou le n° 27, qui offre au lecteur perplexe une énigme familiale sur laquelle se sont penchés récemment H. Belloc et Ph. Moreau (*RPh* 77, 2003).

Le volume de P. et M.T. Cugusi se termine par quelques considérations d'ensemble sur l'histoire sociale et culturelle des deux Pannonies, sur les supports de l'épigraphie métrique, sur les aspects linguistiques et littéraires de ces textes, sur ce qu'on peut en dire concernant la phonétique, la morphologie, la syntaxe, le style et la métrique. Les différences que les auteurs espèrent mettre en évidence entre les deux Pannonies ne nous paraissent pas toujours probantes : 70 numéros ne permettent sans doute pas de tirer des conclusions statistiques inattaquables.

Incontestablement prometteur, ce « spécimen », comme les auteurs eux-mêmes le définissent, ne peut qu'aiguiser notre impatience de voir paraître bientôt l'*opus magnum* qui nous est promis, un *CLE* tout neuf, lesté de toutes les découvertes et de tous les progrès dans l'interprétation des inscriptions métriques latines. Et donc, si le présent compte rendu peut avoir son utilité, ce sera par la formulation de quelques réticences qui nous ont saisi au cours de notre lecture. La principale porte sur le mode de rédaction des commentaires, tantôt verbeux, tantôt d'un style plutôt sec. Beaucoup de remarques, disséminées dans les notices, et souvent répétées d'une pièce à l'autre, sans grande utilité, pourraient figurer — comme cela se fait couramment dans les corpus — dans des listes récapitulatives : *Notabilia uaria*, *Grammatica quaedam*, etc. C'est la partie linguistique surtout qui nous a paru pécher parfois par une sorte d'excès de zèle : les lecteurs du *CLEPann* n'ont certainement pas besoin qu'on leur explique doctement que *quem super* est une anastrophe (n° 14), que *nostri* est le génitif de *nos* (n° 28), ou que *secula* est une graphie de *saecula* (n° 30). Les inscriptions latines qui ne sont pas d'origine officielle ou administrative présentent souvent des anomalies graphiques de toutes sortes : simplification des géminées, ou au contraire duplication de consonnes, chutes des consonnes finales, etc., qui annoncent parfois une possible évolution vers les langues romanes, et qui, en tout cas, ne surprendront pas les épigraphistes utilisateurs du futur *CLE*. P. et M. T. Cugusi corrigeront facilement les quelques maladresses que nous venons de signaler ; nous leur redirons donc nos compliments et nos encouragements.

Hubert Zehnacker.

L'immaginario del potere. Studi di iconografia monetale. A cura di Rossella Pera (Università degli studi di Genova. Dipartimento di scienze dell'antichità, del medioevo e geografico ambientali. Serta Antiqua e Mediaevalia, VIII) : Rome, Giorgio Bretschneider, 2005, 279 pages, 22 planches.

Cet ouvrage s'inscrit dans un vaste programme, celui de la réalisation du *Lexicon Iconographicum Numismaticae*, entrepris depuis l'année 2000 au sein de quatre unités de recherche, dans les universités de Bologne, Gênes, Messine et Milan. S'y trouvent précisément rassemblées douze études, dont onze (en italien) sont issues de travaux présentés dans le cadre d'un séminaire de numismatique tenu à Gênes en juin 2004 et d'un séminaire d'histoire ancienne tenu à Bologne en janvier 2002, et une (en anglais) d'une conférence prononcée en septembre 2001 à la bibliothèque universitaire de cette même ville par un chercheur extérieur, semble-t-il, au projet du LIN. Un simple catalogue des titres suffit à indiquer à la fois l'ordre de classement, chronologique, et le contenu de chacune : *La mistica e il ruolo politico. L'ideologia del cavaliere nell'età delle tirannidi siceliote — L'iconografia degli eroi strateghi nella tipologia monetale di Magna Grecia e*

*Sicilia (*v-iii sec. a. C) — *Tradizioni rodie e* Lokalpatriotismus *metimneo. Nuovi frammenti di storiografia su Lesbo alla luce di Diodoro e dell'iconografia monetale — Origine e sviluppo dell'iconografia di* Salus *dall'età repubblicana a Galba — Il ruolo femminile nell'iconografia del potere fra tarda repubblica e alto impero — L'attributo della patera e il ruolo religioso delle Auguste. La documentazione numismatica* — Eirene *e* Pax. *Appunti per la documentazione storico-artistica di un'iconografia — L'imperatore e l'esercito : l'elemento militare quale attributo della* Virtus *imperiale — Aspetti iconografici di alcune monete di Antiochia in Pisidia appartenenti alla Collezione Piancastelli (Forlì) — Le* Tychai *di Roma e Costantinopoli e l'allegoria del potere imperiale tardo antico — Monogrammi come immagine del potere. Un primo contributo* — Hubertus Goltzius *(Venloo 1526-Bruges 1583) and his* Icones Imperatorum Romanorum. On mesure immédiatement la diversité de l'ensemble, tant quantitative — les travaux comptent entre 13 et 67 pages — que qualitative, dans la période couverte comme dans les sujets abordés.

Telle est du moins l'impression première. Car l'unité est volontairement assurée par la perspective adoptée, dont l'originalité se trouve dès le début ouvertement revendiquée (p. x) et les principes essentiels définis dans une courte présentation liminaire puis dans les premières pages de la contribution initiale. Le but est de proposer, sans négliger une nécessaire exigence d'objectivité, une façon nouvelle d'aborder les documents numismatiques, fondée sur une lecture des images qu'ils comportent. Les types monétaires ne résultent pas de la libre expression des goûts ou des tendances de leur graveur. Ils dépendent de l'autorité émettrice, ceux qui détiennent le pouvoir, dont ils ne peuvent ainsi manquer d'exprimer les intentions. Ils ont une signification non esthétique mais historico-politique, dont il importe de découvrir et d'interpréter le contenu, moins réaliste que symbolique et idéologique. Et cela par l'insertion dans un contexte historique et la comparaison avec d'autres sources contemporaines, qui permet d'en saisir la dimension spatio-temporelle, et par l'établissement de typologies, qui en mettent au contraire en évidence les constantes et la permanence.

La méthode est moins nouvelle qu'elle ne prétend l'être. Elle est en effet la conséquence d'une prise de position dans un débat qui divise depuis longtemps les numismates. Et les auteurs eux-mêmes se placent explicitement dans la lignée de Gian Guido Belloni, dont les recherches datent déjà de plusieurs décennies. Elle n'en conserve pas moins toutes ses justifications et toute sa pertinence. Une approche strictement économique ou simplement technique ne saurait, à l'évidence, rendre compte de la variété, de la complexité et la richesse des représentations monétaires, particulièrement durant la période ici privilégiée, l'Empire romain. Qu'une « approche interprétative » (p. 2) permette d'aboutir à des résultats appréciables, les différents articles présentés en témoignent. Leur seul regroupement souligne l'indissolubilité du lien entre idéologie politique et représentations monétaires, assez profond pour persister, sans solution de continuité, à travers les siècles. Dans le détail, on relèvera surtout les contributions consacrées au monnayage de cités grecques, desquelles, au terme d'analyses aussi précises que suggestives (pour les deux premières) et de comparaisons originales avec les traditions mythographiques transmises par d'autres sources (pour la troisième), se dégage avant tout l'ancienneté de ce lien, plus lointaine qu'on ne pourrait le penser. Non que les autres articles, particulièrement les derniers, qui se distinguent par la singularité de leur sujet, soient dépourvus d'intérêt. Mais une récapitulation exhaustive se révèle ici impossible.

La méthode, pourtant, ne semble pas toujours utilisée à bon escient. Pour mettre en évidence, dans tous leurs aspects, la valeur symbolique de la patère ou la

signification de la figure personnifiant la paix, il eût peut-être fallu moins de rapidité et plus de précision. Quelques pages de synthèse auraient sans doute utilement complété l'analyse des diverses représentations de *Salus*. En tout état de cause, l'application d'une méthode suppose clarté et rigueur, deux qualités qui parfois font défaut. Saisir le rôle de l'élément féminin dans l'iconographie du pouvoir est un projet que l'ambiguïté du sujet voue à elle seule à un demi-échec. De fait, cet élément est cherché partout, dans les femmes qui ont compté dans l'histoire et les divinités féminines mais aussi dans nombre d'abstractions personnifiées. Or, dans ces dernières, l'essentiel est le contenu même des notions, dont il n'est pas sûr qu'il ait un genre bien défini. Celle de victoire, associée à la représentation de Mars ou d'un lion, celle de la concorde, d'ailleurs mal distinguée de celle de piété, et retrouvée (p. 146) sur un revers faisant allusion à des jeux célébrés après la bataille de Munda, sont-elles véritablement féminines ? La même notion de concorde est du reste ailleurs (p. 213) rangée parmi les valeurs militaires. L'interprétation des légendes et des images monétaires a ses limites.

Entre des études différentes accompagnées chacune d'une bibliographie, les redites et recoupements ou, au contraire, quelques disparités, étaient inévitables. Il aurait en revanche été possible d'éviter nombre d'imperfections formelles (manque d'uniformité dans les usages typographiques, erreurs orthographiques et omissions dans les titres et les citations...), dans un ouvrage en définitive inégal, mais auquel on ne peut dénier le mérite non négligeable de proposer et d'illustrer une interprétation des documents monétaires qui, elle, conserve malgré tout sa validité, son efficacité et sa valeur.

Nicole Méthy.

Luigi Pedroni, *Crisi finanziaria e monetazione durante la Guerra Sociale* : coll. Latomus, n° 297, Bruxelles, 2006, 224 pages.

Issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Naples « Federico II » en 1999, le livre de L. Pedroni se veut une étude de la crise monétaire et financière provoquée par la Guerre Sociale et, en partie du moins, la guerre civile qui s'ensuivit. L'enquête s'appuie sur la totalité de la documentation disponible, numismatique, littéraire et épigraphique. La bibliographie mise en œuvre est importante et parfaitement à jour. Les opinions et hypothèses des auteurs cités sont analysées avec pertinence, discutées et réfutées avec soin et souvent avec courage. L'ensemble du livre vise à accréditer un certain nombre d'idées qui ne manquent pas d'originalité et dont nous allons essayer de résumer les plus importantes.

Le denier romain, dont la valeur était fixée à 16 as depuis le milieu environ du II^e^ siècle av. J.-C., est rétrogradé en 90 à une valeur de 10 as. Cette mesure (hypothétique, bien sûr), est déduite de la présence de la lettre X sur certains deniers des insurgés italiens de la Guerre Sociale. Le denier *RRC* 335/10 de A. Postumius Albinus, pareillement muni de la marque X, est également daté de 90, et non de 96. La réduction semi-onciale du bronze, consécutive à la *lex Papiria*, est ensuite maintenue à la date de 89 et s'accompagnerait d'un retour du denier à la valeur de 16 as ; la réintroduction du calibre oncial est attribuée à Marius Gratidianus et située en 86. En conséquence, L. Pedroni non seulement étudie avec minutie toutes les monnaies que M.H. Crawford classait dans cette fourchette chronologique, mais cherche aussi à y introduire un certain nombre d'émissions que l'on date généralement d'un peu avant ou de quelques années après. Cela confère au tableau numismatique de cette période troublée une abondance due peut-être en partie au désir de l'auteur d'enrichir son sujet. Vers la fin du volume, l'enquête s'élargit,

d'une part, vers l'héritage de Ptolémée X et ses rapports avec le monnayage syllanien — c'est la reprise d'un article précédemment paru — et d'autre part vers les monnayages semi-onciaux de certaines cités de l'Italie méridionale.

L. Pedroni n'a pas choisi un sujet facile ; les nombreuses discussions doxographiques qui émaillent son livre montrent bien le caractère aventureux des opinions de certains savants qui l'ont précédé, mais suggèrent aussi la fragilité des ses propres options. Forcé par le caractère lacunaire et souvent énigmatique de la documentation dont on dispose, l'auteur se voit — ou se croit — contraint de construire de fragiles échafaudages d'hypothèses : que l'on retire la première, et tout s'écroule. L'exemple le plus frappant est à chercher, sans doute, dans cette étrange théorie d'un passage momentané du denier à 10 as. Elle se fonde essentiellement, comme on a dit, sur la présence de la marque X sur certains deniers des Insurgés et de Postumius Albinus. On ne voit pas pourquoi les premiers auraient dû s'aligner sur une mesure monétaire romaine et proclamer fièrement que leurs deniers ne valaient plus que 10 as : c'eût été singulièrement contre-productif. Et l'on ne voit pas non plus pourquoi une seule variété de deniers romains aurait ainsi mis les usagers en garde ; *quid* des deniers qui ne portent aucune marque ? L. Pedroni refuse l'hypothèse généralement acceptée selon laquelle la marque X signifie simplement « denier ». Mais il omet d'analyser avec précision les conséquences financières qui pouvaient résulter d'un passage du denier à 10 as, si tant est qu'il ait eu lieu. Pour un détenteur de bronze qui avait des dettes libellées en argent, c'était une aubaine ; à l'inverse, pour un détenteur d'argent qui devait justifier d'un cens libellé en bronze, c'était une catastrophe. Pour en revenir aux Insurgés, le fait qu'ils aient parfois adopté la marque X = un denier montre peut-être tout simplement qu'ils étaient dès lors fortement romanisés, comme l'admet d'ailleurs L. Pedroni à la p. 84.

Un des avantages de cette théorie d'un retour du denier à 10 as serait d'apporter un éclairage à la célèbre formule cicéronienne (*De Off.* III, 80) : *iactabatur enim temporibus illis nummus sic ut nemo posset scire quid haberet*. Encore faut-il se demander si une mesure, si drastique fût elle, de la part de l'État, était de nature à introduire une telle confusion dans les esprits. Nous ne le pensons pas, et il semble plutôt que, si l'affirmation de Cicéron est à prendre au pied de la lettre, il faille attribuer ce désordre aux fluctuations imprévisibles et quasi quotidiennes du marché financier.

Les analyses et discussions de L. Pedroni sont souvent fouillées et convaincantes, par ex. sur les monnaies de Titius et Pansa, p. 128-133, ou sur l'iconographie et la date des monnaies de L. Caesius et sur le « triumvirat » Gar/Ogul/Ver, p. 133-146 (avec des réserves sur l'iconographie chtonienne de Véiovis), ou encore sur les monnaies de Fannius et Critonius, p. 155-157. Ailleurs la discussion tourne court, comme à propos des monnaies de M. Cato, p. 152-154. On se montrera même franchement sceptique devant les efforts presque désespérés déployés par l'auteur pour établir des liens personnels du monétaire M. Herennius avec l'Égypte, p. 174-175. Le dernier chapitre, sur les monnayages semi-onciaux de certaines villes d'Italie du Sud, occupe une place à part. L. Pedroni veut dater ces monnayages de la courte période pendant laquelle le standard semi-oncial du bronze était en vigueur à Rome, ce qui nous paraît peu vraisemblable. On sait bien que Rome imposait souvent aux collectivités locales une métrologie du bronze notablement inférieure à la sienne propre, pour empêcher ces monnaies de sortir de leur zone de production et de venir concurrencer le numéraire romain. Il est fort probable, dans ces conditions, que les monnaies semi-onciales d'Italie du Sud sont contemporaines du calibre oncial à Rome, ou même du calibre sextantaire réduit, équivalent d'un calibre oncial *de facto*.

Plusieurs discussions méthodologiques, malheureusement dispersées çà et là au lieu d'être regroupées en tête de l'ouvrage, sont marquées au coin du bon sens, comme par ex. la critique courageuse, p. 118-119, de la méthode des trésors pour la détermination d'une chronologie, qui repose en fait sur un cercle vicieux, ou encore, p. 166-167, une mise en cause justifiée de l'empirisme dans le calcul du nombre des coins.

Face à toutes ces qualités, on ne peut que déplorer ce qu'il faut bien appeler un certain laxisme dans la forme. Les fautes typographiques sont nombreuses, y compris — et même surtout — en langue italienne. Les noms des auteurs modernes sont parfois déformés (le nôtre, par exemple, aux p. 165 et 199 ; celui de C.A. Hersh, qui devient Hersch aux p. 167 et 211). L'ordinateur dont s'est sans doute servi L. Pedroni paraît brouillé avec les chiffres romains, en ce sens qu'il oublie fréquemment une haste ; le deuxième siècle avant notre ère est souvent appelé « I a. C. » ; l'erreur devient amusante quand on lit par deux fois, p. 182, « tra I e I sec. ». Mais l'exemple le plus étonnant est fourni par les références au livre XXXIII de Pline l'Ancien, dont chacun sait qu'il traite des métaux précieux et du monnayage : jamais, de la p. 11 à la p. 223, qui est la dernière de l'ouvrage, ce malheureux livre XXXIII n'est appelé autrement que XXXII ; on se demande comment ces dizaines d'erreurs ont pu échapper à l'auteur et aux membres de son jury.

On dira en conclusion que le livre de L. Pedroni témoigne d'une vaste et solide érudition, d'une perception aiguë des problèmes monétaires et financiers, et d'une incontestable virtuosité dans le maniement et la réfutation des hypothèses. Il trace, de la crise des années 90 à 86 av. J.-C., un tableau cohérent et globalement vraisemblable. Mais cette belle construction, présentée sans soin suffisant, repose sur des bases fragiles : presque tout, finalement, reste à vérifier.

Hubert Zehnacker.

Latin tardif. Latin médiéval.

Paul Tourneur, avec la collaboration de Hubert Maraite, *Thesaurus Christiani Stabulensis* (Corpus Christianorum, Thesaurus Patrum Latinorum Series A-B Formae et Lemmata) : Tounhout, Brepols, 2006, xv-267 pages, 10 microfiches.

Un livre magnifique, in-4° carré, relié pleine toile rouge façon cuir, qui fait honneur à l'éditeur. Christian de Stavelot (all. Stablo), au xi^e^ siècle, a laissé un commentaire original (historiciste et rationaliste) de l'évangile de Matthieu. La *Patrologie* de Migne, 106, 1261-1520, reprenait l'édition princeps de Wimpfeling (Sélestat, 1514) ; ce *Thesaurus* est fondé sur la nouvelle édition de R. B. C. Huygens, pour le *Corpus Christianorum*, *Continuatio medievalis* (n° 224, 2008). Pour qui possède un lecteur de microfilms (concordance avec références), ce travail admirable répond à toutes les exigences, puisqu'il comprend cinq index : 1 lemmes et formes, 2 lemmes *a tergo*, 3 table des fréquences dans l'ordre décroissant (*quia* apparaît 1521 fois : au 8^e^ rang, *quod* manque, *quin* 2 fois), 4 index des formes et des lemmes, 5 formes *a tergo*, 6 lemmes grecs, 7 concordance sur 10 microfiches.

Si les références étaient données, au moins dans le premier index, l'utilité de ce bel instrument de travail serait plus grande : le nombre des occurrences ne suffit pas à notre bonheur. Où trouver les raretés signalées dans la précieuse introduction ? Le vieux-haut-allemand (écrit partout vieil- !) *ror* (all. *Rohr*) ? Où encore, les barbarismes — étonnants de ce moine si savant : *agricoli*, *arbitre* et *turbulentibus* ? Les néologismes *contemptatio*, *malelocutio*, *sigillatio*, *addextrare* ? Les formes